



AU NOM DE MA FILLE

EDM CINEMA, BLACK MASK PRODUCTIONS ET STUDIOCANAL PRÉSENTENT
PAR LE RÉALISATEUR DE "PRÉSUMÉ COUPABLE"
DANIEL AUTEUIL
UN FILM DE VINCENT GARENQ

LGM CINÉMA, BLACK MASK PRODUCTIONS
ET STUDIOCANAL PRÉSENTENT

DANIEL AUTEUIL

UN FILM DE
VINCENT GARENQ

SEBASTIAN KOCH

MARIE-JOSÉE CROZE

SORTIE
LE 16 MARS 2016

DURÉE : 1H27

DISTRIBUTION
STUDIOCANAL
Sophie Fracchia

1, place du Spectacle - 92130 Issy-les-Moulineaux
Tél. : 01 71 35 11 19 / 06 24 49 28 13
sophie.fracchia@studiocanal.com

PRESSE

Laurent Renard

Assisté de Elsa Grandpierre

53, rue du Faubourg Poissonnière - 75009 Paris
Tél. : 01 40 22 64 64
laurentrenard@wanadoo.fr

AU NOM DE MA FILLE

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.studiocanal.fr



SYNOPSIS

Un jour de juillet 1982, André Bamberski apprend la mort de sa fille Kalinka. Elle avait 14 ans et passait ses vacances en Allemagne auprès de sa mère et de son beau-père le docteur Krombach. Rapidement, les circonstances de sa mort paraissent suspectes. L'attitude de Dieter Krombach ainsi qu'une autopsie troublante laissent beaucoup de questions sans réponse. Très vite convaincu de la culpabilité de Krombach, André Bamberski se lance dans un combat pour le confondre.

Un combat de 27 ans qui deviendra l'unique obsession de sa vie.



ENTRETIEN AVEC VINCENT GARENQ

Pourquoi avez-vous eu envie de faire un film sur André Bamperski ?

J'avais suivi son histoire et repéré son livre « *Pour que justice te soit rendue* », mais je me suis retenu de le lire tout de suite, car je me disais qu'après **PRESUMÉ COUPABLE**, il n'était pas raisonnable de refaire un film dans un contexte judiciaire. Mais j'ai fini par craquer. J'ai acheté le livre et j'ai été submergé par l'émotion, je l'ai lu en une nuit !

Qu'est-ce qui vous a bouleversé à ce point dans ce livre ?

J'ai été sidéré par sa persévérance, son obstination. Pendant trente ans, il n'a jamais démordu, il s'est battu comme un forcené pour que la vérité soit faite et que justice soit rendue à sa fille. Au fil du temps, il est devenu un spécialiste du droit, il en savait souvent plus que ses avocats. Aucun obstacle ne l'a arrêté. Et il a finalement réussi à vaincre l'immobilisme

des justices française et allemande ! C'est du pain béni pour un scénariste. Il y a une dimension héroïque, très cinématographique, mais c'est aussi une histoire de paternité, ce qui me touche infiniment, car j'ai deux enfants qui sont la plus belle chose qui me soit jamais arrivée dans ma vie. La paternité est un sujet qui me hante et qui est au cœur de tous mes films.

L'autre point commun des « héros » de vos films est qu'ils ont tous réellement existé... Pour quelles raisons ?

Parce que la sincérité et la pureté qui émanent de leurs histoires me touchent, m'attirent irrésistiblement. Elles m'inspirent. L'inspiration de mes films, je ne la trouve jamais en moi, je la puise à l'extérieur, dans la vie des autres, quand elle éveille en moi une résonance particulière. Puis, en racontant leur histoire, par le processus de l'écriture, je m'identifie à eux et ça finit par donner une petite musique assez personnelle.

Et puis, je crois que la réalité est un terreau très inspirant, très fertile pour écrire. On dit souvent qu'elle dépasse la fiction et c'est très vrai la plupart du temps. Elle génère plus de fraîcheur et de sincérité dans les films. Pour moi, une bonne histoire est une histoire qui a un ancrage dans le réel, dans la vraie vie. D'ailleurs, je n'aime pas les films de « scénaristes », j'y détecte les ficelles ou pire encore, les références cinéphiliques. Ils ne me touchent pas, contrairement à ceux qui respirent le vécu, comme **MON ROI** de Maiwenn, par exemple.

Avoir de l'empathie pour les gens vous est peut-être nécessaire pour faire un film. Mais sûrement pas suffisant. Qu'est ce qui déclenche chez vous la petite sonnette qui vous dit qu'il est l'heure d'y aller ?

Il faut une vraie histoire, bien sûr, une matière riche, avec des péripéties qu'on puisse dérouler, scénariser. Après, c'est très intuitif. C'est comme un coup de foudre. Je ne saurais donc l'expliquer rationnellement. Soudain l'envie est là, et ce sentiment d'urgence qui

naît, comme ça un jour, aide beaucoup. Il donne, entre autres, les forces pour aller convaincre un producteur de se lancer dans l'aventure. Je n'ai jamais proposé à un producteur un sujet sans l'intime conviction qu'il y avait assurément un film au bout. Et même quand on y croit très fort, on tombe parfois sur des embûches. L'intrigue de **L'ENQUÊTE** sur l'affaire Clearstream, par exemple m'a donné beaucoup de fil à retordre. C'était passionnant, mais extrêmement complexe à écrire !

Faut-il aussi que, chacune dans leur genre, ces histoires paraissent « exemplaires » ?

C'est vrai. Tous mes films sont construits autour de personnages en apparence ordinaires, mais qui révèlent dans des situations hors norme, un caractère et une résistance extraordinaires devant le conformisme ambiant. C'est un trait commun. Et s'ils ne sont pas anticonformistes dès le départ, ils finissent par le devenir. **COMME LES AUTRES** raconte le combat d'un homosexuel qui veut un



enfant. **PRESUMÉ COUPABLE**, celui d'un homme accusé à tort de pédophilie. **L'ENQUÊTE** celui d'un journaliste face à la finance internationale. Et avec le personnage d'André Bamberski dans **AU NOM DE MA FILLE**, je crois que j'atteins les sommets de ce type de personnage, tant il a une capacité d'obstination inconcevable pour le commun des mortels !

Vous êtes un cinéaste de fiction et pas un documentariste, comment faites-vous pour respecter au plus près la vérité des gens dont vous retracez le parcours ?

J'avertis les intéressés du projet. Je leur explique dès le départ qu'on va raconter leur histoire avec le maximum d'exactitude possible, mais que, malgré toutes les précautions prises, ils ne s'y retrouveront pas complètement. Parce qu'adapter, c'est forcément trahir un peu. Ne serait-ce que par l'extrême simplification qu'il va falloir opérer pour raconter trente ans d'une vie en une heure trente de film seulement. Le challenge est donc de réinterpréter leur histoire, mais qu'à la fin ils s'y reconnaissent quand même, tout en faisant du cinéma ! Mon cauchemar serait qu'ils se sentent trahis au final par le film qui raconte leur histoire. Je le vivrais très mal. Je prends donc beaucoup de précautions vis à vis des personnes dont je vais mettre la vie à l'écran. Ils ont toutes les versions du scénario. Je les tiens au courant de toutes les étapes du processus du film. Pendant le tournage, j'envoyais quotidiennement les photogrammes du film à l'association Kalinka. Mais je savais qu'ils atterrissaient aussitôt dans la boîte mail d'André Bamberski et qu'il appréciait de les recevoir.

Grâce à cela, André pouvait « digérer » le film avec nous, mieux se préparer au passage à la fiction de son histoire et à la découverte du film. Et au final, même s'il n'était pas toujours d'accord avec notre adaptation, quand il a découvert le film, il semblait malgré tout satisfait. Je ne me rappelle plus les termes exacts qu'il a employés, mais il a parlé de « *bon travail* » et de « *dignité* ». Depuis le début, il était ravi du choix de Daniel Auteuil. Et au final je crois qu'il est très satisfait de son interprétation et de sa pudeur.

Comment avez-vous choisi les scènes qui figurent dans le film ?

Les scènes marquantes du film étaient déjà évoquées dans le livre. L'autopsie, l'exhumation du corps de Kalinka, le témoignage de la jeune fille violée par Krombach au procès en Allemagne, toutes ces scènes très fortes sont inspirées de la réalité. Pour l'aspect juridique, nous avons dû beaucoup simplifier. Trente ans de procédures, vous imaginez... Nous sommes allés à l'essentiel, à l'épure même. Sous peine de perdre la tension du film.

À cause de son sujet, votre film aurait pu se laisser aller à un racolage sentimental. Or, s'il dégage beaucoup d'émotion, à aucun moment il ne génère de voyeurisme.

J'ai une théorie sur l'émotion : plus on la retient, plus elle finit par jaillir avec force. Je ne cherche jamais à pousser l'émotion dans une scène en me disant « *le spectateur va pleurer exactement ici* ». Je préfère la retenir, rester pudique et digne, ne jamais franchir la ligne du « *mélo* ».

Laisser le spectateur libre de pleurer là où il veut, s'il veut. André Bamberski, qui est un homme très pudique, a, je crois beaucoup apprécié cette tenue du film. Daniel Auteuil également qui n'aime pas aller dans l'étalage des sentiments.

Depuis que je fais du cinéma, je me suis toujours efforcé de ne pas aller à l'émotion facile, de ne pas susciter le voyeurisme. C'est pour ça que je n'aime pas qu'on m'associe aux « *faits divers* », comme si j'étais un cinéaste racoleur. Je trouve ce raccourci impropre me concernant. Je fais des portraits d'hommes. Ce sont des hommes comme Alain Marécaux, Denis Robert et André Bamberski qui m'ont attiré dans leurs histoires. Il se trouve qu'elles se sont déroulées parfois dans des « *affaires* » connues, mais ce n'est jamais cela qui m'a attiré en premier. Ce sont leurs parcours d'hommes.

Avez-vous rencontré la maman de Kalinka ?

C'est André Bamberski qui nous l'a proposé. Et elle a accepté de nous donner sa version des faits, qui est donc également représentée dans le film. Là encore, André n'était pas forcément d'accord avec cette version des faits, mais il a eu l'ouverture de laisser se glisser cet autre point de vue dans le film. C'est une grande satisfaction pour moi d'être parvenu à cela, alors qu'ils ne se parlent plus dans la vie. Un auteur se doit d'aimer tous ses personnages, de les comprendre. Et pour ce personnage qui suscite bien des questions dans le film, je me suis cantonné à une vision très simple : elle est dans le déni. C'est le seul mécanisme de défense qu'elle ait trouvé pour ne pas s'effondrer.



Pourquoi avez-vous fait appel à Daniel Auteuil pour incarner André Bamberski ?

C'était une évidence. Quand j'ai commencé à écrire le scénario avec Julien Rappeneau, j'ai pensé tout de suite à lui, sans pouvoir envisager quelqu'un d'autre. Daniel est un immense acteur, il possède une intériorité exceptionnelle, il peut exprimer une dévastation intérieure par un simple regard, comme dans **L'ADVERSAIRE** ou **UN CŒUR EN HIVER**... Il nous manquait dans ce registre-là et je crois qu'on l'y retrouve avec bonheur dans ce film. Ce rôle était pour lui. Et comme par hasard, il m'a donné son accord immédiatement.

L'esthétique de votre film participe aussi beaucoup à l'impression de rigueur qui s'en dégage... Couleurs, lumière, décors, et même, mouvements de caméra... Tous ces

éléments participent d'une même volonté de sobriété...

J'essaie de mettre la véracité de l'histoire et des personnages en avant, de faire oublier qu'on est au cinéma. Donc, la sobriété s'impose. En ce qui concerne les couleurs du film, il n'y a pas eu, ou presque, de traitement particulier. Il y a juste le contraste de la lumière du Maroc, très solaire, et celle, très grise de l'Allemagne. Ce contraste a permis de varier les ambiances du film et de donner l'impression d'y voir passer les années. Il a permis aussi d'avoir un début de film solaire et d'aller vers l'hiver dans la progression du film. Pour les décors, on a choisi de tourner dans les Pyrénées qui incarnent mieux la province et offrent des paysages sublimes. André Bamberski habite réellement Toulouse, mais il nous a semblé que Pau incarnerait mieux une petite ville des années 70. Et puis on y a trouvé cette maison, construite sous un cimetière. Elle s'est imposée

à nous comme le décor principal du film. Je fais toujours très attention aux décors, à la musique. Ils apportent une dimension supplémentaire aux films.

Quelle image aimeriez-vous que les spectateurs emportent de votre André Bamberski, celle d'un homme que l'amour pour sa fille a grandi ?

C'est certain. Il a comme sublimé cette effroyable disparition en une très belle histoire d'amour et de devoir. C'est très difficile de mettre des mots là-dessus, d'analyser pourquoi cette histoire dégage une telle beauté, une telle poésie, pourquoi elle nous touche tant ? Une des premières spectatrices du film m'a dit « *qu'elle aurait aimé avoir un papa comme celui-là* ». De repenser à cette réaction-là, me donne envie de pleurer. Voilà... Peut-être que cette histoire est juste une sublime histoire d'amour d'un père pour sa fille.





ENTRETIEN AVEC DANIEL AUTEUIL

Vous croulez sous les propositions. Pourquoi avez-vous accepté celle de Vincent Garenq ?

C'est un réalisateur qui compte pour moi. Ses films sont forts, puissants, construits, tenus. Il y a quelques années, il m'avait déjà fait une proposition, mais, étant engagé ailleurs, j'avais dû la refuser. Quand il est revenu avec ce scénario, il se trouve que, par chance, cette fois-là j'étais libre. J'ai lu son script d'une traite et je lui ai immédiatement dit oui. Dans le panorama du cinéma français, il y a peu d'histoires de cette trempe, ambitieuses et humaines. C'était une chance pour moi d'avoir l'opportunité de retrouver un de ces rôles que j'affectionne particulièrement, comme celui de **L'ADVERSAIRE**, par exemple.

Qu'est-ce qui vous avait le plus touché chez André Bammerski ? Sa douleur de père, aiguë, inapaisable après la mort de sa fille Kalinka ? Ou sa ténacité à avoir taraudé la justice pendant près de trente ans pour obtenir la condamnation de celui qu'il considère comme ayant été l'assassin de sa fille ?

Les deux bien sûr. Comme des milliards d'autres hommes, je suis moi-même papa. Cela compte énormément pour moi. Alors, évidemment, parce que je l'ai compris, en quelque sorte, de l'intérieur, j'ai été ému devant le chagrin de cet homme ; à l'instar, j'imagine, de tous ceux qui l'ont approché ou ont lu son livre.

Mais ce qui m'a sans doute le plus bouleversé, ce n'est pas tant sa pugnacité, pourtant hors du commun, à essayer de faire éclater la vérité, que cette incapacité qu'il a eue, et a encore sans doute aujourd'hui, à se séparer viscéralement de sa fille. Il semble qu'au début, il était prêt à en faire le deuil. Son attitude a changé quand il a soupçonné, puis compris qu'elle avait été sans doute assassinée. Pour lui, ce jour là, c'est comme si elle était morte une deuxième fois, et sa vie a basculé. On n'accepte jamais la mort d'un enfant, mais quand elle est provoquée, le sentiment d'injustice est démultiplié. Et la colère arrive. Pour tenter de faire face à cet acte inacceptable, irrémédiable, André Bamberski n'a trouvé qu'un moyen : entreprendre un combat

pour que justice soit faite. C'était sa façon à lui de continuer à faire exister sa fille, à l'intérieur de lui, et aux yeux de la société. À dire à Kalinka que là où elle était désormais, il continuait de l'aimer, de la porter, de la soutenir. Hormis ce combat pour mettre en branle la machine judiciaire, lui n'a plus rien fait d'autre, ou pas grand chose. En tous cas, il n'a plus eu d'enfant. Cet acharnement, presque névrotique, à vouloir que le souvenir de sa fille ne s'estompe ni en lui, ni dans l'opinion publique, je trouve que c'est quelque chose d'infiniment poignant. Et de sidérant. S'il n'avait pas connu ce drame, André Bamberski aurait sans doute vécu la vie d'un homme ordinaire. La mort de sa fille a révélé chez lui une force et un cran incroyables, et il est devenu un personnage

« *extra-ordinaire* », au point que son histoire a fait l'objet d'un livre et maintenant d'un film.

Vous êtes vous demandé si vous auriez été capable, vous, en tant que père, et dans des circonstances similaires, de tout laisser tomber et de faire preuve de tant d'acharnement, pendant si longtemps ?

Honnêtement, non. Pour la bonne raison qu'étant très angoissé dans la vie, je pratique l'autocensure. J'essaie d'endiguer le flot de mes pensées morbides. Alors, comme la mort d'un de mes enfants, serait pour moi le pire... Je m'interdis d'en envisager l'éventualité. Je suis donc incapable de dire comment je réagis devant un drame pareil. Mal, je suppose, comme n'importe qui face à une telle tragédie.

Comment vous êtes-vous préparé à jouer André Bamberski ? L'avez-vous rencontré ?

Oui, mais une fois que le tournage était bien avancé. Je pense que si je l'avais rencontré avant, j'aurais été encombré par sa souffrance, moins libre dans mon interprétation. Quand nous nous sommes vus pour la première fois, nous nous sommes tenus, lui et moi, à distance, sûrement par une espèce de protection mutuelle. Nous étions dans une sorte de gêne. Lui parce qu'en quelque sorte, j'étais celui qui allait en faire un personnage public, de fiction certes, mais public quand même. Moi parce que je m'emparais de sa vie pour en rendre compte à l'écran. Nous n'avons pas échangé beaucoup de mots. Je ne suis pas du genre bavard, et lui non plus.





Mais, sur le plateau, il a assisté à une scène, et là, j'ai vu dans son regard qu'il avait compris que ce que je faisais de son personnage allait lui servir à lui, en tant que père et écrivain de cette histoire, pour continuer à témoigner. C'est à dire qu'il avait sans doute trouvé dans notre travail, une sincérité et une vérité qui lui convenaient. On ne détournait pas son histoire. On ne se l'appropriait pas. On était fidèle à son objectif, qui est qu'on continue à honorer la mémoire de sa fille. Parce que, franchement, je ne pense pas qu'il ait éprouvé la moindre fierté à ce qu'on porte son histoire à l'écran. Ce qui lui importe, c'est le témoignage, quel qu'en soit le support.

Il n'empêche... Cette sorte d'assentiment muet qu'il vous a offert sur le plateau, c'était une belle récompense pour le comédien que vous êtes...

En tous cas, c'est quelque chose qui m'a conforté sur la direction d'interprétation que j'avais prise.

Il y a une chose que vous semblez partager avec André Bamperski... C'est la pudeur. Votre interprétation dégage une intense émotion. Mais à aucun moment, vous ne débordez. D'ailleurs le film est exempt de tout voyeurisme...

Ni Vincent Garenq ni moi-même n'aurions supporté de faire un film dégoulinant de bons sentiments, un film racoleur. Ça tombait bien : André Bamperski ne l'aurait sans doute pas supporté non plus. C'est un homme qui a une grande retenue. Et puis, l'histoire était déjà suffisamment riche en scènes bouleversantes, comme par exemple l'exhumation du corps de la petite Kamika... Il n'y avait pas besoin

d'en rajouter. La sobriété n'efface pas l'émotion. Vincent et moi voulions un film qui ait de la tenue, qui s'adresse à l'intelligence et au cœur des spectateurs.

Le fait d'incarner quelqu'un qui existe ou qui a existé, c'est difficile à porter ?

Ce n'est pas la première fois. Ça avait été le cas notamment avec **L'UN RESTE, L'AUTRE PART** de Claude Berri. Mon personnage, c'était lui. Je racontais sa vie, et lui était à côté de moi, comme metteur en scène. Et j'avais tout le temps peur de ne pas être à la hauteur de sa douleur. Quand André Bamperski est venu sur le plateau, ça a été pareil. Je n'ai pas fait le malin. Heureusement, il y a le filtre de la fiction. L'acteur que je suis peut s'y raccrocher.

Quand vous faites l'acteur dans le film d'un autre, le metteur en scène que vous êtes aussi a-t-il parfois envie de mettre son grain de sel dans la réalisation ou se met-il en état d'hibernation ?

Parfois, il m'arrive de me mêler des choses. Mais de loin. De très loin. Genre le monsieur qui intervient avec humour comme pour dire « *moi aussi, je connais la musique* ». Mais c'est de la forfanterie... Parce que je me rends toujours compte très vite que celui qui a le vrai regard sur le film, c'est le réalisateur, pas moi. Et donc que ce n'est pas la peine que je cherche à faire le malin. Ça n'est pas arrivé avec Vincent Garenq, car c'est quelqu'un qui a d'emblée un point de vue. Il sait ce qu'il veut, mais il ne la ramène pas. Il doit sans doute beaucoup somatiser, mais il travaille en douceur, en faisant très attention aux comédiens. Il leur en demande beaucoup, il en attend beaucoup, mais toujours avec le sourire. C'est un homme très intelligent, très scrupuleux. Parraportàd'autresréalisateurs,ilacecideparticulier: après le tournage, il fabrique beaucoup au montage. Il est resté un an sur le montage de ce film.

Que ce soit au théâtre ou au cinéma, vous « livrez » toujours des personnages construits...

J'essaye. C'est plus difficile pour moi au théâtre. En général, on construit son rôle pendant deux mois de répétitions quotidiennes et on n'a pas de recul. On est dedans. Et comme en plus le théâtre est soit une contraction du temps, soit un étirement, il faut fabriquer des états successifs... Et après, quand les représentations commencent, il doit livrer tout ça. Chaque soir, de la même façon, avec une régularité de métronome.



Au cinéma, c'est plus facile. On construit jour après jour, scène après scène, tranquillement, sans continuité. On peut recommencer aussi, si on n'est pas content. Et on peut se laisser surprendre, et s'appuyer sur le regard du réalisateur.

Vous avez fait une carrière, presque parfaite. En général, comment choisissez-vous vos rôles ?

C'est très instinctif. Mais il faut savoir qu'au cinéma, quand il s'agit de rôles importants, on ne choisit pas, on est choisi. Pour les prestations plus légères ou plus aventureuses, on y va au flair, en se disant que là, on aura sans doute du plaisir à faire notre métier.

Ce métier, je l'aime passionnément. C'est ma raison d'être. Et, que ce soit en jouant ou en mettant en scène, j'ai eu la chance de pouvoir l'exercer sans jamais m'arrêter. Rien ne m'y pèse jamais. Si parfois, les scènes de pluie, par ce que ça mouille, et je n'aime pas ça !

Si j'avais été peintre, j'y aurais mis la même passion. J'aurais sans doute fait deux tableaux par jour !

Dans vos rôles, il y a une constance. Ils balancent toujours entre beauté du texte et profonde humanité... Vous n'allez jamais à la facilité. Vous prenez des risques...

C'est dans la vraie vie que sont les vrais dangers. Si un jour je me plante et que je suis ridicule, je n'en mourrai pas. Ce ne sera pas vital. En plus, contrairement à une maladie ou à un deuil, le boulot, ça se contrôle. Quand on réalise ça, on est moins nombriliste. Et puis moi j'ai eu la chance d'être reconnu assez jeune. Ça détend. Aujourd'hui j'ai juste à me prouver que je suis encore capable de m'amuser et rien d'autre. J'espère que les gens vont continuer à me suivre. Mais il n'y a plus vraiment de risque. Ce que j'ai fait, ce que j'ai eu, personne ne pourra me l'enlever. apportent une dimension supplémentaire aux films.





FILMOGRAPHIE VINCENT GARENQ

- 2015 AU NOM DE MA FILLE
- 2013 L'ENQUÊTE
- 2011 PRÉSUMÉ COUPABLE
- 2008 COMME LES AUTRES
- 1992 UNE VIE    DEUX (court métrage)



LISTE ARTISTIQUE

ANDRÉ BAMBERSKI	Daniel AUTEUIL
DIETER KROMBACH	Sebastian KOCH
DANY	Marie-Josée CROZE
CÉCILE	Christelle CORNIL
KALINKA (6 ANS)	Lilas-Rose GILBERTI
KALINKA (14 ANS)	Emma BESSON
ROBERT	Christian KMIOTEK
MAITRE GIBAULT	Serge FEUILLARD
LE PÈRE BAMBERSKI	Fred PERSONNE

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Vincent Garenq
Scénario et dialogues	Julien Rappeneau Vincent Garenq
Image	Renaud Chassaing
Montage	Valérie Deseine
Musique originale	Nicolas Errera
Son	Pascal Villard Jean-Pierre Duret Marc Doisne
Costumes	Marie-Laure Lasson
Décors	François Abelanet
Casting	David Bertrand
Premier assistant réalisateur	François Domange
Scripte	Yannick Charles
Direction de production	Laurent Sivot
Direction de post-production	Véronique Marchand
Produit par	LGM CINEMA BLACK MASK PRODUCTIONS STUDIOCANAL TF1 FILMS PRODUCTION
En coproduction avec	NEXUS FACTORY UMEDIA ARENA MULTIMEDIA GROUP